

Le présent de la jeune combattante Moudjahid
Un conte érotique ayant pour scène l'Afghanistan

Nous avons quitté Gazni depuis plus d'une heure, la route menant à Kaboul était enneigée et un bus avait fait une embardée devant notre camion campeur. Il s'était retourné dans le fossé, ses occupants hébétés l'entouraient sans savoir trop quoi faire. Nous nous étions arrêtés, comme la plupart des autres véhicules, à l'idée de briser la monotonie du trajet. Nous étions de peu d'utilité mais avons participé aux efforts pour stabiliser le bus, et nous reprenions la route de Kaboul. La nuit approchait et nous savions qu'il était alors imprudent de rouler. Cet arrêt avait quelque peu perturbé notre programme.

La nuit s'installa, plus vite que prévu. La prudence nous empêchait d'aller plus vite et nous devions continuer jusqu'à Kaboul sur cette route périlleuse et parsemée de barrages de police sans aucune signalisation, de véritables traquenards. Et ce fut la panne. Cette panne qui nous hantait et qui survenait comme toujours, dans les plus mauvais moments. Nous étions immobilisés, attendant du secours qui ne viendrait peut-être pas avant le matin, devant se protéger du froid, des brigands et de nos angoisses.

Après quelques heures d'attente, emmitoufflés dans nos afghans achetés au bazar de Gazny, nous étions résignés à passer la nuit, garés sur l'emprise de la route, un véhicule s'immobilisa derrière nous. Nous souhaitions qu'il s'agisse de visiteurs amicaux ce dont nous n'étions pas sûrs. Nous étions quatre, moi et ma compagne et deux passagers anglais que nous avions eu la présence d'esprit de recueillir entre la frontière pakistanaise et le ville de Kandahar, de sorte que nous nous sentions moins seuls.

Quelques hommes s'approchèrent. Ils étaient armés, de longs fusils artisanaux suspendus à leurs épaules. Un inquiétant gilet de cuir bardé de munitions et de babioles retenaient tant bien que mal, leurs longues chemises de coton blanc qui pendaient sur des pyjamas bouffants. Ils étaient coiffés d'un turban enroulé autour de la tête en des formes distinctives pour chacun des hommes. Aucun signe apparent ne permettait de nous les faire percevoir comme des représentants officiels. J'ai eu peur. Les autres n'avaient pas encore réalisé leur présence.

Je n'ai ouvert ma vitre que légèrement et seulement pour obtempérer à des menaces apparentes de la part de celui qui semblait être le chef du groupe. Il nous demanda de descendre. Les hommes fouillèrent le véhicule et y enlevèrent tout ce qu'il était possible de prendre. Nous allions protester, mais avec peu de fermeté, réalisant que nous pouvions être libres en y perdant quelques conserves, des vêtements, des appareils photographiques et autres biens plus ou moins précieux.

Dans ma tête, toutes les légendes sur l'Afghanistan, que nous avons recueillies ici et là, revenaient me hanter, obsessionnelles! On disait que la nuit, le territoire était sous le contrôle des moudjahidines. Près de Kandahar, à proximité de l'aéroport international, où nous avons trouvé un site apparemment sécuritaire pour passer la nuit, un citoyen bien intentionné nous avait fortement conseillé d'aller nous installer dans la ville, où, disait-il, nous serions à l'abri des brigands. La nuit, le territoire Afghan n'est plus sous le contrôle des autorités légitimes. Mais l'était-il également le jour, nous avons pour la première fois de cette expédition autour du monde, l'impression d'être au bout du monde.

J'avais devant moi, quatre montagnards bien armés, à l'air belliqueux, fiers et bien déterminés, qui pouvaient être des moudjahidines bien que je n'en connaissais pas les signes distinctifs. J'avais une certaine crainte, mais en même temps, ils me paraissaient plus rassurants que les fonctionnaires et soldats qui gardaient la frontière de ce même pays et qui, pour récupérer nos papiers officiels, nous avaient rançonnés sans vergogne.

On nous fit monter derrière le camion boiteux qui leur servait de transport. Sous une surveillance étroite, nous reprenions la route après qu'ils nous eurent bandé les yeux.

Le véhicule sembla ralentir après plusieurs kilomètres sur la route droite et bien pavée, qui menait à Kaboul, cadeau empoisonné des Soviétiques à leurs voisins afghans.

Il sembla virer sur sa gauche et emprunter une route cahoteuse que nous avons suivie pendant au moins deux bonnes heures. Le parcours semblait difficile. Nous traversions des dénivellations rocailleuses qui faisaient vibrer le moteur. Quelques fois, nous pensions renverser et, aveugles, nous avons peine à garder notre équilibre, nous ne pouvions prévoir les tangages du camion de sorte que nous restions couchés au fond de la boîte.

Puis le véhicule s'immobilisa et l'on nous fit descendre. Avec une profusion d'ordres inintelligibles, d'éclats de voix, de bruits insolites, on nous conduisit et fit entrer dans ce qui semblait être un bâtiment. On nous attacha les pieds et les mains et l'on enleva nos bandeaux.

La pièce était grande et munie de peu d'ouvertures d'où filtrait la faible lumière de la lune. Les murs étaient un assemblage de briques, de troncs d'arbres et de terre séchée, les toits de tôle étaient supportés par des pieux faits d'arbres non équarris. Nous étions attachés à des piliers au centre de la pièce à faible distance l'un de l'autre.

Les soldats sortirent dans un brouhaha de voix et de rires nous laissant derrière eux avec un gardien armé qui restait là, assis devant nous, fumant et se préparant à passer le reste de la nuit.

Nous étions anxieux et cette anxiété nous faisait converser entre nous de ce qui pouvait nous attendre. Chacun y allait de ses prévisions plus ou moins rassurantes. À un moment, j'interrogeai le gardien pour essayer d'entretenir une conversation qui aurait pu nous donner une piste d'espoir sur ce qui nous attendait.

Peine perdue. Il ne comprenait aucune des langues que nous parlions ou dont nous connaissions quelques mots. Il resta muet et ses gestes étaient sans équivoque sur son intention de somnoler tranquillement.

Nous étions là depuis une heure déjà, des soldats entrèrent et repartirent avec l'un des anglais. Notre gardien fut remplacé par un autre gardien plus jeune et au visage moins hostile. Je m'inquiétais pour l'anglais et la raison de sa mise à l'écart du groupe.

Le nouveau gardien était jeune, très jeune et beau, il me sembla qu'il était possible de s'en faire un ami. L'on croit ainsi faire l'objet de plus de compassion parce que le bourreau est beau, qu'il parle un peu votre langue ou qu'il est une femme, où n'est-ce qu'une trompeuse illusion?

On entendit soudainement un crépitement d'armes à feu. Le gardien bougea à peine. J'en ai déduit qu'il ne s'agissait pas d'une attaque venue d'ailleurs, et le bruit d'un objet massif tombant sur le sol me fit soudainement réaliser ce qui venait de se passer. La panique nous gagna. Plus tard, ce fut au tour du second anglais qu'on emmena de la même façon que son compagnon.

Nous comprenions que nous allions y passer l'un après l'autre. Pour quelle raison, il nous était impossible de le savoir? Assassinés dans ce pays qui était un royaume, dont nous ne connaissions que peu les us et coutumes, nous réalisions subitement la justesse de nos préjugés et des fabulations dont on nous avait nourries. Ces terres qu'avaient foulées Alexandre Le grand, Marco Polo, étaient donc encore sous le règne de la barbarie dans cette moitié avancée du vingtième siècle.

J'essayais avec des gestes, des regards, des paroles, d'attirer l'attention de notre jeune gardien, une explication, un regard d'apaisement, un signe. Rien. Je recevais en retour, des onomatopées peu convaincantes, un visage qui se durcissait légèrement, une certaine impatience. Je persistais, je n'avais pas le choix, sentant que cette indifférence pouvait être factice.

Après de longues minutes d'attente, nous entendions à nouveau le crépitement des fusils et la chute d'un corps, nous le savions maintenant, était celui de notre compagnon anglais. Nous allions être éliminés l'un après l'autre, sans raison apparente, nos biens étant entre leurs mains, quel intérêt il y avait à nous liquider sinon pour éviter la tâche difficile de nous remettre aux autorités légales.

Puis un peu plus tard ce fut au tour de ma compagne. Je protestais auprès des soldats faisant tous les signes pour éviter cette étape ou me faire passer avant elle. Je réalisais qu'ils auraient pu la garder et abuser d'elle et cette perspective m'était aussi douloureuse que de la voir mourir avant moi. Puisqu'il fallait mourir.

On l'amena. J'attendais avec angoisse le crépitement des armes qui ne vint pas. Je craignais tout autant de ne pas les entendre. Il se passa des heures. Des heures atroces pendant lesquelles je me mettais à espérer cette cynique décharge qui l'aurait libérée de ses tortionnaires. Rien. Tout était silencieux.

Je restais là, prostré. L'air hagard, les yeux rivés au sol, j'attendais la fin, résigné; je repassais dans ma tête tous les épisodes de ma vie, qui défilaient en cascade. Une vie que j'allais abandonner, j'en avais la certitude.

Puis le jeune gardien bougea légèrement dans ma direction sans se lever. Il glissait vers moi sur ses genoux, ses fesses bondissant légèrement sur ses jambes qui traînaient sur la terre battue. Ses bonds hésitants le rapprochaient de moi lentement, et j'espérais enfin établir le contact, la sympathie réciproque qui m'aurait permis de communiquer. A l'extérieur, tout était calme. Il venait de se passer un long moment depuis le départ de ma compagne.

Je croyais avoir éveillé en lui une certaine compassion. Il allait venir me rassurer ou me reconforter avant ma fin ou simplement faire le travail lui-même. Je ne pouvais percevoir ses intentions réelles sur son visage. Nous nous regardions maintenant droit dans les yeux.

Ses yeux brillaient. De quel éclat s'agissait-il, je ne pouvais en saisir le sens; était-ce l'éclat dans les yeux du guerrier fanatisé, du bourreau vengeur, de l'assassin vindicatif, du violeur anxieux? Je voulais saisir le sens de sa démarche et il s'approchait lentement comme une bête vers sa proie, je sentais déjà son souffle sur mon visage, libéré par la transe, j'avais peur. La peur de l'homme abusé, violé mais en même temps j'avais un interlocuteur à qui parler, faire les gestes, les intonations de voix, les mimiques, les tractations qui pouvaient nous mener à un apaisement.

Il s'arrêta droit devant moi. Nos genoux se touchèrent. Sa carabine, incrustée de pierres brillantes, était suspendue à son épaule gauche et il la tenait bien fermement sur sa hanche gauche, le canon dans ma direction l'index appuyé sur la gâchette; je voyais distinctement les trous disposés symétriquement tout autour de la chambre de combustion, et qui cracheraient le feu au moment de l'explosion.

Il allait me liquider froidement, à un mètre de moi, mon sang allait lui gicler au visage.

Cette image meublait mon esprit, je fermais les yeux, résigné j'attendais la détonation.

J'ai senti sur ma joue, un léger soufflet. Un objet avait frôlé doucement ma joue. En ouvrant les yeux j'aperçus sa main qui caressait ma joue.

Il explorait mon visage de sa main, comme s'il s'agissait d'un objet étranger, dont il ne connaissait pas l'origine. Ce geste n'était pas hostile, j'en avais la conviction.

Il se souleva à nouveau, et se retrouva à genoux, légèrement penché vers moi, j'aurais pu le toucher si mes mains avaient été libres, sa main restait appuyée sur mon visage.

Son arme était toujours suspendue à son épaule gauche, et elle ballottait légèrement sur sa hanche. Il avait dégagé son doigt de la gâchette et maintenait son équilibre de sa main gauche appuyée sur le sol. Sa main droite se mit à bouger de façon plus volontaire sur mon visage, explorant d'autres facettes qui lui paraissaient étranges ou incompréhensibles à ses yeux.

Il me touchait comme on touche un objet bizarre pour en saisir les formes, du moins c'est ainsi que je l'ai perçu. Sa main était rugueuse mais en même temps, je la sentais délicate, délicate comme la main d'un enfant, la main d'une fillette. Ses doigts manipulaient mes cheveux en les tirant délicatement. Puis ils frôlèrent mon oreille, mon nez, j'entendis alors un léger ricanement qui sortait de sa bouche. Puis il recula légèrement, s'appuya sur ses fesses avec lenteur et il sourit les yeux toujours rivés à mes yeux. J'avais le sentiment d'avoir façonné une amitié ou était-ce une mauvaise impression?

Son regard était d'une certaine tendresse et je pouvais presque imaginer les traits d'une jeune fille.

Il se rapprocha avec prudence et entreprit de dénouer les liens qui immobilisaient mes mains. Il parlait, des phrases courtes, inintelligibles, entrecoupées de légers rires. J'avais les mains libres. Il me regardait, la bouche ouverte; je pouvais voir ses petites dents blanches et ses yeux qui pétillaient.

Il approcha sa main et prit ma main droite qu'il déposa sur sa joue et l'y appuya fortement. J'ai eu comme un mouvement de recul, mais il l'a reteint avec une certaine énergie de sorte que j'ai compris que je n'avais pas le choix. Il était imberbe mais sa peau était gercée, sculptée par le soleil intense, une peau d'indien, comme une écorce d'arbre, elle avait la consistance de la nature, la couleur et l'odeur aussi.

Il fit voyager ma main calmement sur les aspérités de son visage, son nez, ses oreilles, ses cheveux noirs et grasseyés sous son turban qui s'était dénoué, et il la dirigea lentement vers le bas, en l'appuyant fortement sur les tissus de coton qui recouvraient son torse. Il s'arrêta au niveau du buste. J'ai senti comme une excroissance, un petit mamelon qui moulait sa chemise, et mes doigts qui voyageaient ainsi, s'accrochèrent au passage à un petit bouton, la papille de son sein qui se raidissait sous mes doigts.

Je restai figé d'étonnement. Je n'avais pas prévu cela, je manipulais légèrement ce petit téton et la papille qui l'ornait, comme pour mieux me convaincre de la justesse de ma subite découverte, c'était une fille. J'allais retirer ma main mais elle la dirigea avec fermeté par l'ouverture lâche de sa chemise, et avec la paume de ma main, elle caressa cette jeune poitrine en des mouvements circulaires de plus en plus accélérés et violents. D'imperceptibles gémissements sortaient de sa bouche. Elle passa d'un mamelon à l'autre pour accélérer le réveil de ses sens, ses mamelons devenaient de plus en plus rigides sous mes doigts, et elle se tortillait frénétiquement autour de son tronc.

Puis sa main entraîna ma main par l'ouverture de son pantalon bouffant et l'y glissa avec assurance. Elle explorait en même temps, avec des yeux pleins d'avidité, les parties cachées de mon corps, au niveau de mon sexe qui montrait déjà des signes d'excitation sous mon pantalon, mes sens s'éveillaient, elle le savait mais ne fit aucun geste dans cette direction.

Je sentis une mare humide sur la paume de ma main; j'avais atteint l'orifice de son utérus déjà entrouvert, je sentais au bout de mes doigts la matière visqueuse de ses lèvres qui s'étalait sur tout le périmètre de l'ouverture; elle se tortillait de plaisir sous mes doigts accélérant ainsi le processus d'auto excitation, mes doigts pénétrèrent ce gouffre invitant sous l'action volontaire de sa main, je n'avais pourtant plus besoin de cette aide; mes doigts s'enfoncèrent au plus profond du gouffre, scrutant, égratignant au passage, violentant les étranges aspérités qui garnissaient cet antre de jeune fille de l'utérus jusqu'à la vulve faisant jaillir de fangeux liquides qui venaient gicler sur mes doigts, sur sa peau, sur mes mains, sur ses mains, hors de la caverne, titillant mes sens en de subtiles décharges électriques qui se propageaient jusque sous ma culotte, j'allais éclater comme une bombe pyrotechnique.

Au retrait de mes doigts, elle s'assoupit satisfaite, semblant humer l'odeur qui sortait de son gouffre encore entr'ouvert et qui se mélangeait à la sueur qui filtrait de mes pores, ses narines frétilaient

Des hommes entrèrent dans la pièce. Elle avait eu le temps de se déplacer vers l'arrière et de replacer tant bien que mal ses vêtements. On allait m'amener. Il y eut une discussion animée entre elle et les hommes. Cela me concernait. Puis ils sortirent. Je sentais que mon tour était venu.

J'entendais des bruits de voix animées puis ils revinrent. Ils m'emmenèrent. Elle était là, son visage ne montrait aucun signe de tristesse ni de contentement, elle était impassible. Bardée de sa quincaillerie militaire, elle n'avait plus l'air d'une jeune fille.

Dehors le soleil se levait derrière les montagnes, qui entouraient une petite vallée rocailleuse, dissimulant tant bien que mal des habitations de fortune en briques et torchis. Un groupe de femmes, décorées de bijoux, de bracelets, d'amulettes scintillantes et des enfants multicolores et agités, sortirent d'une maison. Je reconnus ma compagne. Les enfants lui tenaient la main, chacun voulait la toucher.

On nous conduisit jusqu'au camion et les yeux bandés, nous refaisons la route jusqu'à notre véhicule qui avait été camouflé sur le bord de la route principale menant à Kaboul.

Il y avait des gens au restaurant Khyber Pass à Kaboul, et des gâteaux, du fromage, des fruits, des choses qui nous manquaient, qui nous ramenaient à la vie, à une certaine vie.

Il y avait un brasseur de bières italien, un courtisan et fonctionnaire sournois, des marchands bavards, et le fils du roi Zahir Shah étudiant en Suisse qui venait passer les vacances dans son pays. Il y avait également une aventure chez les fougueux Pachtos peu vraisemblable au goût de nos nouveaux hôtes, notre aventure.